

*HISTOIRE A DIX*

*OU*

*LE BASSIN AUX MELONS*

\* \* \*

---

*HISTOIRE À DIX*  
*OU*  
*LE BASSIN AUX MELONS*

\* \* \*

---

Nouvelle policière créée à dix mains pendant l'été 2002 lors d'un atelier d'écriture.

## *En guise de préface...*

*Il n'est pas facile d'écrire collectivement. Il y faut une rigueur particulière : une fois le scénario établi et arrêté en commun, plus personne ne peut y déroger.*

*Impossible de se laisser aller à ces petites complaisances d'écriture qui chatouillent parfois agréablement notre plume.*

*Défense d'ajouter des événements, des personnages, des lieux, sous prétexte d'enjoliver ou, pire encore, de remplir sa page...*

*Ici, ce qui compte, c'est l'ensemble. Il est supposé achevé alors qu'aucune ligne n'a encore été écrite. Ce qui n'est pas le moindre paradoxe de cette entreprise qui consiste à écrire une histoire à dix mains.*

*Chacun doit se mettre au service du collectif comme une équipe de foot, à ceci près que cette équipe-là ne joue pas contre une autre, mais bien contre elle-même, plus précisément contre tous les risques de dérive possibles que je viens de décrire. La réussite est à ce prix !*

*On parle souvent de contraintes dans les ateliers d'écriture. En est-il de meilleure, et de plus efficace, que celle qui consiste à tenter l'impossible, et de le réussir, quelquefois ?*

*Aussi, je suis heureux de dire ici le bonheur que j'ai eu à travailler avec l'équipe qui a réalisé cette nouvelle en une demi-journée.*

*Une vraie performance !*

*Giorda*

Un.

La clarté de la lune à travers les fentes des planches vient de la réveiller. Valérie met quelques secondes avant de se rappeler qu'elle est allongée sur un matelas de fortune, à dix mètres du sol, dans cette cabane coincée entre les branches maîtresses d'un tilleul trois fois centenaire.

La cabane dans le tilleul !

Leur meilleur refuge, le seul abri possible pour renouveler ses rencontres avec Julien.

La main de Valérie hésite. Il suffirait pourtant de la sortir du sac de couchage en nylon pour retrouver la peau et la chaleur du corps de Julien, moite comme cet air végétal qui les berçait depuis des heures. Mais, quand elle s'y décide enfin, sa main ne rencontre que le vide !

Valérie se redresse d'un coup, appelle doucement Julien. Pas de réponse.

Il a dû descendre fumer une cigarette. C'est son habitude : rejoindre la terre ferme après l'amour. Elle, elle n'en a jamais eu envie. Cette niche végétale lui convient vraiment. Suffit d'écouter les changements du vent, le glissement des écorces, comme si l'arbre continuait de croître en ce début de nuit. Elle pourrait se

rendormir, bien sûr ! Il viendrait bientôt la rejoindre en faisant craquer la haute échelle avant de poser son pied sur la branche qui bifurquait vers les cimes, là, à droite...

Tout à coup, des cris jaillissent au-dessous d'elle. On dirait qu'ils sortent de l'énorme fût de l'arbre.

Mais puisque je te dis que...

- Arrête de dire n'importe quoi ! Tu ne vois pas que c'est le circuit d'eau qui déconne ? Mais regarde ! J'ai pas raison ?

La voix de Julien ? Elle en est presque sûre. Mais pourquoi ce silence ? Ce silence soudain et brutal ?...

Valérie se précipite vers l'échelle :

- Julien, Julien, crie-t-elle. Où es-tu ? Viens !

Elle est bien éveillée cette fois. Elle attend un instant, aux aguets du moindre bruit. Elle entend la Mercedes qui démarre...

- Julien ! Attends-moi...

Dévaler l'échelle à demi-vêtue, tourner autour du tilleul et foncer sur l'étroite sente pour rejoindre le bassin en contournant la haie de canisses ne lui prend qu'un instant. La lune commence à disparaître sous les nuages. Valérie

n'y voit presque plus. Trébuchant, elle a juste le temps de s'agripper de la main au rebord de pierre. Ses doigts touchent presque l'eau retenue dans ce bassin, où elle sert à l'arrosage des melons, plantés là, derrière elle, entre deux hautes haies de cyprès...

Elle reprend son souffle, se laisse envahir par l'odeur de menthe poivrée que ses pieds viennent d'écraser, murmure : « Jul... ».

Julien est là, au milieu du bassin, flottant comme un poisson mort.

## Deux.

Fernand, le gendarme de permanence, somnole devant son comptoir, rêvant à demi...

Bientôt la retraite. Il pourra enfin se consacrer entièrement à son potager et aménager un nouveau système d'irrigation pour ses tomates. Si seulement le vieux Gaston Finot lui laissait pomper un peu de l'eau de sa source, au passage... Mais il n'est pas facile, le Gaston, et son eau, il veut la vendre plus cher que le vin...

Brusquement, il sursaute : quelqu'un appuie frénétiquement sur la sonnette, à l'entrée de la gendarmerie. Il regarde sa montre : 23 heures 45. On crie, à présent. Il se lève précipitamment, renversant bruyamment son fauteuil.

- Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il dans l'interphone.

- Au secours ! Au secours ! Ouvrez-moi ! hurle Valérie.

Fernand s'élançe vers la porte, puis se ravise, revient, enfile sa veste d'uniforme, coiffe son képi.

- Ca a l'air drôlement urgent, marmonne-t-il en ouvrant la lourde porte.

La jeune fille lui tombe dans les bras, haletante. Elle pleure, elle crie :

- Il est mort... la Mercedes... à cause de l'eau...

- Petite, calme-toi... Allez ! Assied-toi là... Dis-moi, qu'est-ce qui t'arrive ? Qui est-ce qui est mort ?

- C'est Julien. Julien Leros. Et c'est l'autre qui l'a noyé...

- Comment noyé ? Et où ?

- Il est dans le bassin aux melons de Marceau Cazin. Il flottait... Mon pauvre Julien...

Et la voilà qui recommence à pleurer

- Et cet autre, qui c'était ?...

- Je ne sais pas... J'étais dans la cabane du tilleul... Je les ai entendus. Ils se disputaient, puis je crois qu'ils se sont bagarrés. Et puis, la Mercedes a démarré en trombe... Je suis descendue. Et je l'ai trouvé, la face dans l'eau...

Fernand a vite fait le point de la situation. Un noyé qui flotte, c'est à coup sûr un homicide. Il faut réveiller le lieutenant Durieu... Julien Leros, tué pour une histoire d'eau... A moins que ce ne soit une histoire de bagnoles... Allez savoir !...



## Trois.

La 4L s'arrête à l'entrée du chemin de terre. Elle est si vieille que sa peinture fanée se confond presque avec le sol de safre blond.

L'homme claque la portière et se dirige vers l'arrière. Du hayon levé jaillit un épagneul qui s'ébroue dans l'air tiède de cette fin d'après-midi d'août. Puis l'homme et le chien escaladent trois marches creusées dans le talus.

L'homme embrasse d'un regard satisfait l'espace devant lui : c'est ici qu'il viendra bientôt chasser la grive. Son chien en profite pour se rouler dans l'herbe haute et sèche. Il faudra encore le brosser en rentrant. Un coup de sifflet et ils reprennent leur marche.

Ils arrivent devant le poste de chasse. Une cabane en tôle ondulée, camouflée de branches sèches et percée de petites ouvertures placées à hauteur d'épaule, pour le fusil. A terre, un vague matelas de mousse brute, destiné à étouffer les bruits pendant l'affût... La porte est ouverte. Et le matelas, à coup sûr, a encore servi à quelque couple, bien heureux de trouver une couche plus tendre que l'herbe piquante des fins d'été en Provence... Lui, il y aurait bien amené la

boulangère... Mais les femmes, c'est toujours des complications...

- Ils pourraient au moins laisser propre, marmonne-t-il en shootant dans une canette vide...

Au même instant, il entend son chien japper au loin.

- Mais où c'est qu'il est encore allé, ce clébard ?

De l'épagneul, il ne voit que la queue en panache, passant au milieu des hautes herbes. Ah ! Le voilà qui tourne tout autour du cabanon sans toit, à l'autre bout du champ. Mais qu'est-ce qu'il fout, par là-bas ? Le voilà maintenant près du puits, un puits à sec depuis longtemps....

Froissement de tiges sèches. Odeur de roquette, grise et âpre.

L'homme s'approche du puits, devant lequel son chien est resté à l'arrêt. Une nuée de grosses mouches noires s'envolent brusquement. L'homme les chasse, agacé. Il veut se pencher sur la bouche béante du puits d'où monte une odeur pestilentielle. Le grillage rouillé, posé là sûrement pour éviter les accidents, est à moitié défoncé. Il a dû se passer quelque chose, ici... Sinon, le chien n'aurait pas fait tout ce cirque... Il se

penche... Qu'est-ce que c'est que cette tache claire ?

Jamais, il n'a éprouvé un tel malaise. Il se penche un peu plus... Merde !

C'est une jambe, à moitié recouverte d'un morceau de tissu accroché à la pierre noire d'humidité...

Après, tout va très vite. Courir jusqu'à la 4L, foncer à la gendarmerie, revenir avec pompiers et gendarmes, des échelles et des treuils...

Ils finissent par hisser un cadavre de cette bizarre sépulture.

C'est la petite Valérie, il la reconnaît tout de suite, celle dont le copain a été retrouvé mort dans le bassin aux melons de Marceau Cazin dans la nuit du 15 août, cela fait trois jours à peine.

« Faut-il qu'elle en ait eu de la peine, la pauvre, pour s'être jetée dans ce puits... » pense l'homme en retournant à sa voiture...

## Quatre.

- Deux morts sur les bras en quatre jours. Va falloir trouver le rigolo qui s’amuse à ça, par ici, s’il s’agit bien de meurtres, comme je le pense... Sinon, les braves gens du coin vont se barricader chez eux... ou venir nous harceler sans arrêt...

Le lieutenant Durieu, qui parle autant pour lui-même que pour Fernand, son subordonné, debout devant lui, ajoute une moustache démesurée à son quarantième chat griffonné sur le bloc-notes posé devant lui.

- Bon ! Résumons-nous... Premièrement, Julien Leros a été assommé avant d’être jeté dans ce bassin. Deuxièmement, sa voiture a disparu... Au fait, c’était quoi, sa bagnole ?

- La gamine, celle qu’on a trouvée au fond du puits, répond Fernand, avait parlé d’une Mercedes rouge métallisée... Pas mal comme tire pour un jeunot de vingt-cinq ans, non ?... Et qui ne travaillait pas, officiellement, du moins...

- Oui ! Elles disparaissent comme par enchantement dans notre secteur, depuis quelque temps, les Mercedes... Ce n’est sûrement pas un hasard... Mais cette fois, il y a deux macchabées en prime...

- C'était peut-être un règlement de comptes entre trafiquants, chef... Pour le jeune, en tout cas... Et, comme la fille risquait de bavarder, on l'aura fait taire...

- Mais elle n'avait rien vu ! s'exclama le lieutenant. Elle nous l'a dit et répété...

Il se lève et contemple par la fenêtre ouverte l'acacia malingre planté au milieu de la cour de la gendarmerie et malmené par le vent.

« Pas si simple, pense-t-il. Trafic de bagnoles, rival jaloux, chasse gardée, vol de citrouilles, vieilles rancunes... Ici, en Provence, tout est possible... »

- Au fait, demande-t-il brusquement, ce Julien Leros fumait-il des Gauloises sans filtre ?

- Je vais me renseigner, chef. A mon avis, ce serait plutôt des américaines, des Marlboro par exemple. J'y pense à cause de cette pub où on voit un cow-boy qui se la joue belle avec sa clope. Et le petit Leros aimait crâner dans le village, à ce qu'on dit...

Un fourgon bleu se gare dans la cour. Deux gendarmes en descendent en courant. Le lieutenant Durieu sent la migraine arriver.

« Le Mistral, pense-t-il. Sale temps pour un mois d'août... »

## Cinq

En sortant de l'agence immobilière, Adrien Bernabeuf jubile. Le prix convenu avec le vendeur est conséquent, mais après quarante ans de service à la SNCF, ils ont tout de même réussi, Josette et lui, à mettre de côté soixante mille euros, et même un peu plus... Ainsi, la petite maison au pied de la colline sera bientôt à eux... Il commencera par remettre la terrasse en état, dont le gel avait fait éclater les malons rouges. Il faudra faire d'abord un bon béton, bien ferrillé... Camille, un collègue du dépôt de Manosque, lui fournira le nécessaire « tombé du camion », comme il dit... En attendant d'y habiter définitivement, ils pourront aller y prendre le frais, avant la fin de l'été...

Leur vie n'a pas été facile, jusque-là. Ils se sont souvent privés, Josette et lui, pour mettre les sous de côté. Même maintenant, c'est pas encore ça. Tiens, par exemple, la télé, il faudra qu'elle tienne encore au moins deux ans, parce que, entre la plaque de cuisson à gaz, l'électricité à installer et la salle de bains à équiper entièrement, le petit plus que leur laissera le notaire sera vite épuisé. Heureusement, la plomberie, il sait comment s'y prendre. Il en a

installé des dizaines, de salles de bains, au noir le plus souvent, dans les logements de fonction de ses chefs, dans pas mal de gares en France...

Il rejoint à pas lents sa voiture, garée un peu plus loin. Il est heureux...

C'est qu'il n'en connaît pas beaucoup, des maisons avec une source, dans le coin. Il revoit le sourire satisfait de l'agent immobilier, en train d'argumenter :

- Et, vous savez, il y a de l'eau sur le terrain. De la bonne eau qui vient de loin, du Luberon exactement. C'est ça qui explique le prix demandé par le propriétaire...

Adrien avait fait l'étonné :

- Non ? C'est pas vrai !...

- Si, si ! avait renchéri l'autre. Il y a une grotte au nord du terrain, contre la butte. L'eau y coule tout au fond... Beaucoup l'ignorent dans le village...

En ouvrant la portière de sa Visa fatiguée, Adrien sourit. Ainsi, la boucle est bouclée. Quand il était gamin, il allait avec les copains, fils d'ouvriers agricoles comme lui, fumer des P4 en cachette dans la grotte. Un jour où un orage avait inondé le champ, il avait vu de l'eau courante qui sortait du rocher avant de s'enfoncer dans la terre. Tout de suite, il avait pensé à la « mine »,

cette canalisation souterraine qui courait sous la colline. Un copain avait dit que c'était elle qui alimentait le bassin des Cazin, plus bas... Pendant les années qui avaient suivi, il avait toujours rêvé d'acheter cette maison toujours à l'abandon, de retrouver la « mine ». Et tant pis pour les Cazin... Tout ne leur appartient pas, tout de même, dans le pays !...

Il lance le moteur poussif de sa bagnole. Cette fois, il la tient sa revanche. Et à un bon prix, ma foi !



## Six.

Josette Bernabeuf arpente sa nouvelle propriété – tout est allé très vite chez le notaire : ils ont signé le compromis trois jours après avoir conclu l'affaire chez l'agent immobilier. Elle est inquiète. Elle se demande ce que fabrique son Adrien. Certes, ils ont eu des mots, tout à l'heure, à propos des carreaux de la future salle de bains... Comme elle lui tenait tête, il est sorti en claquant la porte. Alors, elle s'est dit « Bon débarras ! ». Des mots qu'elle regrette, maintenant...

Car ils devaient manger à sept heures précises avant de rentrer en ville. L'heure est passée depuis vingt bonnes minutes, et Adrien n'est toujours pas reparu. Ce n'est pas du tout son genre. Engueulade ou pas, quarante années au service de la SNCF lui ont inculqué la religion de la ponctualité... Alors, que peut-il bien faire ?...

Josette sort de la maison, appelle son homme en criant de toutes ses forces. Pas de réponse...

Elle cherche autour de la maison. Personne ! Elle explore le terrain dans la lumière déclinante du soir. Toujours personne ! Au bout

d'un moment, elle est bien obligée de se rendre à l'évidence : elle a cherché partout. Partout, sauf... dans la grotte !

Elle s'y rend alors, d'un pas résolu. Devant l'ouverture, elle hésite un moment. Puis elle risque un pied, puis un autre...

- Adrien !

Il est là, son Adrien, à quatre pattes, les pieds et les genoux dans l'eau qui sort du rocher, la tête en avant, comme s'il cherchait quelque chose.

Cette fois, Josette entre résolument, s'approche...

- Ho ! Adrien ! Qu'est-ce que tu cherches, là, qui te fait oublier l'heure ?...

Mais elle s'arrête brusquement. Et se dit que, finalement, non, on n'a jamais vu quelqu'un chercher quelque chose avec la tête plongée dans l'eau jusqu'aux épaules...

Sept.

- C'est là, mon lieutenant, dit Fernand en stoppant le fourgon sous le grand tilleul.

Les deux gendarmes descendent, jettent un coup d'œil en passant à la cabane perchée entre les branches, longent la canisse qui entoure le bassin, où coule une eau vive.

- Vous venez pour les melons ? Ca tombe bien, j'en ai quelques-uns de mûrs... Parce que c'est des tardifs que je cultive ici, en plein champ, avec cette belle eau pour les arroser toutes les nuits...

Marceau Cazin s'approche des gendarmes en leur tendant un melon de belle taille dans chaque main.

Mais le lieutenant Durieu ne paraît pas les voir.

- Justement, cette eau, elle vient d'où ? demande-t-il d'un ton indifférent.

- Ho ! C'est toute une histoire... Il paraît que c'est une source romaine, qui court sous la colline, dans une « mine » qu'on l'appelle... Il y en a qui ont construit des puits sur cette mine. Mais ils ont juste le droit d'y puiser de quoi boire.

Pas de pomper l'eau, pour alimenter une maison, par exemple... Parce qu'elle est à moi, cette mine...

En l'entendant, Fernand ne peut s'empêcher de repenser à ses démêlés avec le vieux Gaston, à ses tomates qui meurent de soif devant une fontaine où il n'a pas le droit de prendre de l'eau pour les arroser... C'est comme ça, dans les villages en Provence, souvent, avec l'eau... Les gens n'aiment pas la partager, surtout quand elle est rare !

Le lieutenant, lui, hoche la tête.

- Je sais ! dit-il enfin. Nous nous sommes renseignés... Et justement, je voulais vous parler d'une vieille connaissance à vous... Adrien Bernabeuf, le fils de cet ouvrier agricole que votre père avait chassé de chez vous, dans le temps, parce qu'il prenait de l'eau, la nuit, en cachette, dans votre fameuse mine, pour arroser son jardin potager, de l'autre côté de la route...

- Mais non ! répond Cazin en haussant les épaules. Il avait volé mon père, c'est différent...

- Et si nous allions parler de tout ça à la gendarmerie ? fait brusquement le lieutenant Durieu.

Le gendarme Fernand a déjà sorti les menottes. Marceau Cazin regarde autour de lui,

comme s'il cherchait à fuir, et laisse tomber ses deux melons, qui roulent entre deux rangées de la melonnière.

- Mais je n'ai rien fait ! proteste-t-il.

- Eh bien, on va vérifier, répond Fernand en l'entraînant vers le fourgon.

Huit.

- Entrez !

Fernand, de permanence de jour, aujourd'hui, appuie sur le bouton de l'ouvre porte de la gendarmerie en se composant un visage de circonstance. En effet, il a reconnu dans l'interphone la voix du père de Julien Leros. Ce sera donc à lui de le recevoir. Le lieutenant Durieu a dû s'absenter. Réunion de district à la Sous-Préfecture.

Le père n'est pas seul. Il est venu avec sa femme, qui s'appuie sur son bras.

- Le lieutenant Durieu, commence le gendarme, vous a convoqués pour qu'on vous remette le permis d'inhumer. Je suis désolé, ajoute-t-il avec une compassion appuyée.

Et il se dit que si c'était arrivé à son gosse, de mourir comme ça, noyé dans un bassin une nuit du 15 août, il serait plus que désolé, même...

- Merci ! murmure le père en tendant une main qui tremble un peu.

La mère n'a pas fait un geste. Mais elle regarde le gendarme comme s'il était responsable de la mort de son fils. Lui, il ne comprend que trop bien sa douleur. Mais comment la reconforter ?...

- Mes condoléances, mada...

- Voyez-vous, dit-elle tout à coup d'une voix étouffée, ce que je ne comprends pas, c'est que mon fils soit mort noyé. Lui qui conduisait toujours de grosses voitures... Il aurait pu se tuer cent fois, tellement il roulait vite ! Surtout quand il sortait avec Valérie, sa copine... Et puis voilà ce qui lui est arrivé, conclut-elle en réprimant un sanglot. Voilà...

Elle sort, toute petite, courbée de douleur, gémissant contre l'injustice du sort qui vient de lui arracher un fils de vingt ans...

Le gendarme trouve un peu surprenante la remarque de la mère. Mais il n'a pas le temps de s'y appesantir. Déjà, le téléphone sonne. C'est toujours pareil. Quand on est de permanence, ça n'arrête pas, avec le téléphone.

- Allô ! Non... Le lieutenant Durieu n'est pas là. Mais je peux prendre le message... Ah ! Vous avez achevé votre rapport d'autopsie ?... Il serait mort d'un infarctus, le vieux retraité des Chemins de Fer ? Et pas d'un coup sur la tête comme on l'a cru d'abord ?... Bien ! J'informerai le lieutenant dès qu'il rentrera.

Et il se dit, en raccrochant, que cela innocente Marceau Cazin, toujours retenu en garde à vue.

Mais que lui a dit la mère de Julien ?... Ah oui !  
Son histoire de voiture...



## Neuf

Pierrot le chanceux s'ennuie.

On l'a surnommé comme ça, au village, parce qu'un jour, il a fait la une des journaux locaux en découvrant une grenade rouillée. On lui a même dit qu'il avait été doublement chanceux ; si elle lui avait pété au nez, sa grenade, ou si un chasseur l'avait prise pour une grive, adieu...

Aujourd'hui, désœuvré, à quelques jours à peine de la rentrée des classes, il traîne dans le champ où un chasseur a installé un poste de chasse. Il espère le rencontrer, préparant la saison qui va s'ouvrir bientôt, et lui faire la conversation. Mais il n'y a personne !

« Depuis qu'ils sont tous excités par ces macchabées qui tombent du ciel, par ici, depuis le 15 août, y a plus moyen de les tirer du bistrot, pense-t-il avec amertume. »

En attendant, il s'ennuie ferme, lui ! Rageur, il descend jusqu'au cabanon sans toit, près du puits, pour y grappiller quelques figes. Mais les pies sont déjà passées...

- Boudiou, c'est pas ma journée ! grognet-il.

Il peut encore aller lancer des pierres dans le puits et entendre leurs flocs lointains et étouffés.

Et, juste au moment où il prend appui sur une pierre pour se pencher au dessus du grillage à moitié défoncé, son pied écrase une épaisseur molle. Heureusement, il l'a retenu à temps. Il se penche vers le sol...

- Ouais ! Un paquet de gauloises sans filtre encore bien rempli. Ca, au moins, c'est des clopes de mec !

Belle occasion de crâner devant Alfredo, son rival, le fils de gendarme...

De retour au village, il le déniche devant la gendarmerie. Lui aussi, il a l'air de s'ennuyer...

- Eh ! Fredo ! Tu devineras jamais ce que j'ai trouvé près du puits, là haut... Toi, t'en as pas, des gauloises comme ça...

C'est juste à ce moment-là que le lieutenant Durieu rentre à la gendarmerie. Il s'arrête brusquement.

- C'est toi qui parle de gauloises ?... demande-t-il à Pierrot. Et tu les as trouvées près du puits... Quel puits ?...

Pierrot, pétrifié, hésite un instant à répondre :

- Je suis allé dans la colline...

- Près du puits où a retrouvé cette pauvre fille ?

- Ma foi, je...
- Allez ! Pas d'histoires ! Donne-moi ce paquet...

## Dix

- Qu'est-ce qu'ils me veulent encore, ceux-là ? Bougonne Marceau en refermant la vanne du bassin avec lequel il est en train d'arroser ses melons à la fraîche.

Ces trois jours de garde à vue n'ont pas arrangé ses plants dont les feuilles commencent déjà à se dessécher.

- Vous reconnaissez ce paquet de cigarette ? lui demande le lieutenant de gendarmerie à peine descendu de la fourgonnette de service dont le gyrophare continue de tourner.

- Pardine, si je le reconnais... C'est un paquet de gauloises sans filtre, tiens !...

- Et il vous appartient, enchaîne le lieutenant.

- Ca, commence Cazin....

- Ne cherchez pas nous entortiller, l'interrompt brutalement le lieutenant. On y a trouvé vos empreintes... Vous vous souvenez ? Celles que vous avez laissées à la mairie quand vous avez changé votre carte d'identité...

- D'accord ! Mais je ne vois pas...

- Et quelqu'un l'a trouvé près du puits où vous jetée cette malheureuse fille...

- Quelle fille ?

- Celle qui était venue ici, le soir du 15 août, avec Julien Leros. Lui, vous l'avez noyé dans ce bassin...

- Julien ? s'exclame le vieux en haussant les épaules. Vous en avez, de l'imagination, vous, les gendarmes... Je dormais, moi, la nuit du 15 août. Je me lève à cinq heures du matin et...

- Et cette cigarette ? s'écrie le lieutenant en brandissant sous son nez une gauloise longuement mâchouillée, souillée de boue et à moitié écrasée... Je l'ai imaginée aussi ?...

- Vous n'allez pas me dire que vous y aussi retrouvé mes empreintes, sale comme elle est ?

- Non ! Mais nous avons fait pratiquer une analyse d'ADN de la salive. Que nous avons comparée avec ceux que nous avons déjà faits sur les mégots dont vous avez jonché la cellule de garde à vue. Et les résultats vous accablent, monsieur Cazin. Vous l'aviez à la bouche quand vous vous êtes disputé avec Julien Leros, cette cigarette. Et pas pour une histoire d'eau, mais une histoire d'auto... D'automobile volée et trafiquée... On a retrouvé des traces de pneus dans votre grange, pendant votre garde à vue. Le juge d'instruction avait autorisé une perquisition... On y a trouvé de nombreuses traces, même... Les voitures volées, vous les

cachiez là, le temps qu'on les maquille. Après, Julien les essayait, avec sa copine, qui ne savait rien, naturellement, et puis, pendant qu'elle dormait, un complice les emmenait, à l'étranger, probablement. Mais Julien, le même soir, en trouvait une autre, toute prête, dans votre grange... La gamine, elle, n'y voyait que du feu. Elle n'avait d'yeux que pour son copain... Mais ce soir-là, vous vous êtes disputés. Pour une histoire de circuit d'eau, que Julien trouvait mal réglé... C'est à ce moment-là que votre cigarette est tombée quand il vous a frappé au visage. Après, vous l'avez assommé, jeté dans ce bassin... Après, comme vous pensiez que la jeune fille avait pu vous voir, vous l'avez tuée à son tour...

- Je... commence le vieux en s'affaissant brusquement. Je l'ai pas fait exprès, pour Julien. Mais les femmes, toutes des pipelettes... Pourquoi vous croyez que je me suis jamais marié ?

*Atelier du Plan. Août 2002.*

